

**Cahiers**  
**Paul Claudel**

**12**

**Correspondance**  
**Paul Claudel-**  
**Jacques Rivière**  
**1907-1924**

*nrf*

GALLIMARD







*Les Cahiers Paul Claudel sont publiés avec le concours  
de la Société Paul Claudel, sous la direction d'Henri  
Claudel, de Robert Mallet et de Michel Malicet.*

IN MEMORIAM  
JACQUES PETIT, AUGUSTE ANGLÈS

Jacques Petit s'est éteint le 12 juillet 1982, après avoir mené contre la maladie avec un tranquille courage, pendant près de trois ans, un combat acharné dont ses amis et ses proches ne sont pas près de perdre le souvenir. La mort l'a saisi dans le plein épanouissement de son talent, au moment où sa prodigieuse expérience des textes et des manuscrits lui conférait un rayonnement international. Pour nous limiter à ses travaux sur Claudel, les résultats sont considérables : co-fondateur de la Société Paul Claudel, co-éditeur des six volumes publiés dans la Bibliothèque de la Pléiade et des *Œuvres complètes* (28 vol.) chez Gallimard, créateur d'une équipe du C.N.R.S. consacrée au poète et grâce à laquelle la plupart de ses principales œuvres peuvent se lire dans le texte sûr et commenté d'une édition critique, auteur d'une des plus remarquables études de la dernière décennie, *Claudel et l'Usurpateur*, il a donné aux études claudéliennes, celles de la deuxième génération, une ampleur et une orientation scientifique qui font de ses travaux une entreprise exemplaire. S'agissant de ces *Cahiers Paul Claudel*, il fait partie dès 1959 du comité de direction avant d'en devenir l'un des principaux animateurs. Dès le premier numéro il réunissait un dossier des correspondances du temps « autour de la publication de *Tête d'Or* ». Dans le deuxième numéro, *Le Rire de Paul Claudel*,

nouvel article, sur le burlesque claudélien. Le numéro trois, la *Correspondance Claudel-Milhaud*, était son ouvrage. Il réalisait avec H. Micciollo le numéro six, *Claudel homme de théâtre*. Il donnait dans le numéro sept un article sur Claudel et Bloy et rédigeait l'introduction du numéro onze, *Claudel aux États-Unis*, extrait d'une thèse de L. Garbagnati préparée sous sa direction. On mesurera l'ampleur du travail effectué si l'on se souvient que J. Petit – doyen de la Faculté des Lettres de Besançon – dirigeait en outre deux revues aux « Lettres modernes ». Le nom de Jacques Petit restera longtemps dans la mémoire des claudéliens indissolublement lié à celui de Paul Claudel.

À peine ces lignes étaient-elles écrites qu'un autre deuil, imprévisible celui-là, frappait de nouveau les claudéliens : Auguste Anglès disparaissait brusquement le 30 juin 1983, au moment même où il achevait l'étincelante introduction qu'on va lire. Lui aussi co-fondateur de la Société Paul Claudel, il contribua à perpétuer le rayonnement du poète à l'étranger, aux États-Unis et surtout au Japon où il dirigea longtemps la Maison franco-japonaise de Tokyo. Revenu en France, il devait se consacrer à l'histoire de *La Nouvelle Revue française*, dont il ne put réaliser que le premier volume concernant la période 1909-1910, où P. Claudel intervient déjà : synthèse foisonnante où la merveilleuse vivacité du style métamorphose l'érudition en pur plaisir et nous fait retrouver tout l'homme, esprit brillant et cœur chaleureux, tel que l'ont vu les claudéliens pour la dernière fois en septembre 1982 à Brangues.

M. Malicet.

## INTRODUCTION





Claudiel début de siècle.

*Qui se flatterait de découvrir, dans la France d'aujourd'hui, un écrivain bénéficiant d'un culte analogue à celui qu'une poignée d'admirateurs vouait à Paul Claudel au début de ce siècle? Il faudrait que fût à nouveau tracée la frontière qui séparait la littérature galvaudée par le plus grand nombre – journalistes, académiciens, boulevardiers, universitaires, officiels, gens du monde – du canton consacré aux vrais dieux par quelques initiés. Ceux-ci formaient une église des catacombes, qu'ignorait ou moquait l'immense majorité de leurs contemporains. Unis par une solidarité qui l'emportait sur leurs différences, ils s'adressaient de loin des signes de complicité.*

*L'un de ces signes était l'hommage rendu à la grandeur déroutante de Claudel. Ses drames de jeunesse avaient ébloui des connaisseurs aussi peu comparables que Jules Renard et Remy de Gourmont, Marcel Schwob et André Gide, mais aucun n'avait été représenté et ils parlaient par énigme. Sa carrière de consul l'avait entraîné à l'autre bout du monde, dans l'empire fabuleux de la Chine. Aux rares occasions où il passait par Paris, il n'était pas question de l'apercevoir dans les cafés, salons, salles de rédaction et autres lieux fréquentés par la faune littéraire, avec laquelle nul n'aurait osé le confondre. On sentait qu'il avait rendu le sens de la respiration, du souffle, du « pneuma », à la poésie française*

qui en avait été privée par les symbolistes, sans revenir à la rhétorique éloquente dont les romantiques avaient abusé. Ceux qui le portaient aux nues – la minorité de la minorité – l'égalaient à Eschyle, à Dante, à Shakespeare, quand ils ne remplaçaient pas les deux derniers noms par ceux de prophètes de la Bible. Ils se refusaient à lui reconnaître quelque précurseur que ce fût dans la poésie pédestre de notre prosaïque hexagone.

### L'appel.

1906 venait de sonner le vingtième anniversaire de Jacques Rivière, que dévorait à Bordeaux la fièvre de chercher les secrets de la vie dans les livres. Il subissait comme ses contemporains l'ascendant de cette magistrature intellectuelle que les écrivains, devenus directeurs de conscience, exerçaient en France depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il avait été subjugué par Maurice Barrès, ex-jardinier d'égotisme mué en professeur d'énergie et glorifié par un vaste public comme « prince de la jeunesse ». Puis il avait découvert quelques œuvres du mystérieux Paul Claudel. Un beau jour de janvier 1907 il se décida à lancer une prière comminatoire à notre consul à Tien-Tsin, éloigné de lui par des milliers de kilomètres, par dix-huit ans d'âge et par le génie.

L'une des traditions qui ont influencé avec le plus d'éclat le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> plaçait l'appel à l'origine de la vie du cœur et de celle de l'esprit : il suffit de songer à L'Appel au soldat de Maurice Barrès, à L'Appel du héros dans Les Deux sources de la morale et de la religion d'Henri Bergson, à L'Appel des Mémoires de guerre de Charles de Gaulle et à la gamme infinie de ces appels de la vie privée que l'on nommait « vocations ». Parce que Jacques Rivière avait perçu un appel diffus dans la poésie de Claudel, il s'est résolu à lancer à celui-ci un appel au secours, qui allait déclencher un appel au sursaut. Les correspondances de l'époque offrirait maints exemples de semblables échanges ; mais combien de jeunes gens eurent l'audace de rédiger leur supplique en forme d'ultimatum ? et quel homme

*mûr – même prévenu comme Claudel l'avait été par son ami bordelais Gabriel Frizeau – aurait répondu dans le même registre, à même hauteur de sublime? Ici, entre les couplets de Tête d'Or et ceux qu'allaient faire alterner ces deux enfants du limon, nulle solution de continuité. Jacques Rivière se tourne vers Paul Claudel comme Cébès vers Simon, sans croire changer de sphère. L'éternel cadet interpelle l'éternel aîné, qui le prend au mot.*

Le converti.

*À travers le pathos de ses objurgations Rivière ne souhaitait-il pas simplement être écouté, distingué de la masse anonyme, doué d'être par la vertu d'une parole adressée à lui seul et d'un regard posé sur lui? Il reçut une invite à se transformer, à se « convertir ». L'aîné exhortait le cadet à une rénovation dont celui-ci trouvait le prix exorbitant, au point qu'ils en vinrent malgré eux à un combat singulier où l'un fonçait en champion d'une vérité qui ne fait pas quartier, tandis que l'autre se battait pour l'intégrité de son moi comme on défend sa peau.*

*Paul Claudel était catholique. Jacques Rivière n'en avait pas cru ses oreilles à la première nouvelle qu'il en avait reçue. Après en avoir eu confirmation par le seul témoin qu'il eût à portée de la main, Gabriel Frizeau, il découvrit chez le poète tant de marques d'une foi omniprésente et omnipotente qu'il le qualifia de « scolastique » et entreprit de lui consacrer une étude sous le titre : « Paul Claudel, poète chrétien ». Cette dimension imprévue confèrait comme une étrangeté de plus à une personnalité déjà extraordinaire.*

*En ces années de combisme et post-combisme, des expulsions de congrégations, de la loi de séparation, Claudel s'estimait spirituellement et sociologiquement isolé. Au ministère des Affaires étrangères il flairait l'anticléricalisme et soupçonnait la délation. D'une sensibilité d'écorché vif sur ce chapitre il figurait le Chrétien aux outrages, bien que son tempérament le prédisposât peu à tendre l'autre joue. Dans cette ambiance de ghetto toute éventualité*

*d'accroissement, même minime, de son troupeau décimé lui apportait réconfort.*

*Jacques Rivière ignorait qu'il survenait au dernier stade de ce que l'on est convenu d'appeler la « conversion » de Claudel. Si celui-ci avait trouvé, à une date et en un lieu déterminés, son chemin de Damas, ç'avait été le point de départ d'une longue marche et il lui avait fallu du temps pour coloniser par sa foi toutes les régions de sa personnalité. Il avait absorbé une bibliothèque thomiste et il s'était imprégné de poésie liturgique. Il avait en vain tenté d'accéder, par l'entrée dans la vie monastique, à un degré supérieur de spiritualité. Il avait été consumé par la passion dont il avait alimenté le brasier de Partage de Midi. Il avait entamé sa dernière étape en 1905-1906 en décidant d'obéir à l'intégralité des commandements de son Église. La création d'un foyer par le mariage avait signifié qu'il tirait toutes les conséquences de sa conversion pour la vie dans le siècle, qu'il assumait comme une seconde conversion, pratique, à l'intérieur de sa conversion globale. Son prosélytisme gardera les traces de cet itinéraire : il avait la charité autoritaire de qui sait d'expérience à quoi tient le salut.*

Le prédicateur.

*Ses interlocuteurs étaient stupéfaits de découvrir le triple caractère dogmatique, incandescent et interventionniste de sa foi. Il leur administrait aussi bien des dissertations théologiques que des préceptes pour catéchisme élémentaire du pontificat de Pie X; il leur enjoignait de réciter le chapelet, de s'enfourner dans un confessionnal, de confier leur âme délicate au curé d'une paroisse de chiffonniers; il préconisait le port du scapulaire et l'acquisition, moyennant une rétribution dont il précisait le modique taux, d'un ruban béni que procurait quelque recteur breton à l'usage des femmes enceintes. Pascal avait lui aussi ordonné de ployer la machine; mais il vivait au XVII<sup>e</sup> siècle et ses écrits n'avaient rien à voir avec La Jeune Fille Violaine ni avec Connaissance de l'Est. Comment le poète qui avait fréquenté chez Mallarmé s'était-il*

*métamorphosé en docteur de la scolastique, en convertisseur de choc, en moine liqueur ?*

*Sa force médusait ceux qu'elle ne repoussait pas. C'était une vigueur venue d'amont, des sources d'un langage à la pression incoercible, de ce qu'il appelait son « intoxication lyrique ». Depuis qu'elle avait été baptisée, elle s'identifiait avec la foi qui lui imposait le devoir de rameuter vers la lumière ceux qui erraient dans la nuit. L'instrument de la prédication qu'il menait des antipodes était la correspondance, si bien qu'à beaucoup de ses lettres, véhicules du message apostolique, conviendrait le nom d'épîtres. Tantôt, armé de saint Thomas et de ses successeurs, il agençait l'imposante charpente de son argumentation. Tantôt il chargeait en dragon de la Bonne Nouvelle. Tantôt il se faisait l'émule du Bon Samaritain, le secouriste des éclopés. Tantôt, rude médecin des familles, il prescrivait potions amères et remèdes de cheval. Tantôt, humaniste de grand format, il mettait à contribution les cultures antiques et modernes... Mais à quoi bon parcourir la gamme entière des variétés de la prédication et de la direction des consciences au début de ce siècle ?*

*On se demande s'il ne lui arrivait pas de jouer de ses allures de père fouettard et de rire sous cape de sa réputation de croquemitaine. Pour la plupart de ses partenaires il était écrasant. Lui faisait mine de ne pas s'apercevoir qu'il les tétanisait. Mais sa puissance, même mise au service de Dieu, respirait un tel souffle de nature indomptée qu'à le voir aux prises avec des adversaires de la taille d'André Gide ou d'André Suarès on se prend à songer aux affrontements de la faune du Jungle book. Le christianisme avait trouvé pour héraut, non plus quelque séraphin diaphane, mais une force de la nature, l'enfant des noces insolites de la spiritualité et de la vitalité.*

Résistance.

*Les scrupules infinis de Jacques Rivière, ses « emballements » successifs pour des œuvres qui prenaient possession de lui, sa*

*malléabilité ont frappé ceux qui l'ont connu. Il mettait ses pas dans les pas des autres avec une si minutieuse application, il se montrait un compagnon de route si docile que sa personnalité semblait se mesurer à sa capacité d'attention, se concentrer dans le regard de ses deux prunelles fixées sur leur objet. Mais son patient apprentissage d'autrui aiguisait la conscience de sa différence, qui s'identifiait pour lui avec son essence. Il se livrait pour se chercher et pour se saisir. Il ne s'accordait le droit de diverger qu'après l'avoir conquis, mais il l'exerçait alors jusqu'au bout. Il avait choisi le mimétisme comme passage obligé vers l'émancipation.*

*La première phase du présent dialogue prend vite les allures d'une « dispute » médiévale. Claudel y déploie toutes les ressources de sa panoplie d'arguments; mais Rivière, licencié en philosophie, attelé à un mémoire sur « La théodicée de Fénelon » et à son étude sur « le poète chrétien », se sent capable de tenir, non sans accès d'agressivité ou de provocation, sa partie dans la « querelle ». C'est une joute théologique, un tournoi de robes entre un docteur chevronné et un bachelier qui admire son maître, mais ne se laisse pas river son clou par lui, chez qui même perce ici et là une volonté de puissance en herbe. Jacques Rivière veut être sauvé par Paul Claudel, mais il veut aussi devenir quelqu'un qui compte pour celui-ci, avec qui celui-ci devra compter. Jacques Rivière a beau bramer après la guérison de son mal, il n'admettra pas de l'obtenir au prix de la capitulation de son moi.*

Zones névralgiques.

*La force de Claudel a ses failles. Sa mémoire recèle des replis dont il ne s'approche pas sans malaise, mais qui exercent sur lui un pouvoir magique. Un accident du dialogue l'aiguille-t-il vers ces parages ensorcelés, il a peine à maîtriser son trouble. Il brûle pourtant d'y revenir et il ruse avec les interdits qui lui en barrent l'accès.*

*L'échec qu'il a essuyé jadis dans sa poursuite d'une vocation*

monacale lui a laissé un goût amer. S'il lie connaissance avec ceux qu'il tient, comme Louis Massignon, pour plus avancés que lui sur la voie spirituelle, il a un retour vers cet ancien « empêchement », dont il souffre comme d'un signe de débilité. Quand il se dépeint en pauvre homme à la merci de ses faiblesses et qui s'enlise dans les tâches quotidiennes, son humilité n'est pas feinte. Quand il a loisir au contraire de se ménager quelques instants pour l'oraison, ou quelques jours pour une retraite parmi les moines, il exulte comme sous une aspersion d'eau lustrale.

Plus proche est le drame de Partage de Midi, plus dangereuses en sont les séquelles. Lorsqu'en 1913 Jacques Rivière laissera filtrer à demi-mot une confidence sentimentale, il s'attirera une riposte dont la violence témoignera de la survivance d'une profonde plaie. Pendant plus de quatre décennies Claudel opposera inébranlablement son veto à une édition courante de son œuvre, qui n'avait été publiée qu'à tirage limité. Il n'en autorisera pas moins des lectures publiques de fragments, des traductions à l'étranger, comme si ce n'avait pas été se dédire. Dérisoire et pathétique façon de tourner le sacrifice imposé par son directeur de conscience en ne cédant que de biais au magnétisme du souvenir!

Il ne pourrait vivre sans son art, qui le possède des viscères à l'âme, mais il ne veut en vivre, ni au sens matériel, où sa profession lui assure son gagne-pain, ni au sens spirituel, où seule sa foi sustente sa faim. Aussi administrera-t-il à Rivière, qui se bercera en 1910 de la chimère de « vivre de sa plume », une algarade dont la brutalité laissera l'ingénu pantois. Derrière les images pitoyables de Villiers et de Verlaine déchus, que le consul général à Francfort désignera au jeune homme en guise d'ilotes ivres, se profilera celle de sa sœur Camille, possédée elle aussi et détruite par l'art, une aliénée déjà à cette date et qui ne tardera pas à être internée. A-t-on mesuré le retentissement de cet autre drame sur un frère doublement frère, par le sang et par le génie? Les coups de boutoir qu'il portait aux âmes sensibles, les rebuffades de philistin qu'il opposait aux jeunes idéalistes ne viendraient-ils pas de sa hantise d'un gouffre proche? Victor Hugo avait su déjà ce qu'il en coûte d'être mitoyen de la folie.



*La zone Rimbaud est la plus énigmatique. Ce n'est que peu d'années avant 1914 que le mutisme de l'initié cède à sa faim d'en savoir plus sur son initiateur et à l'urgence de le faire témoigner pour sa foi. Les incursions frémissantes de Claudel aux abords d'un secret longtemps scellé, ses interventions furieuses contre les profanateurs n'auront de sens que pour ceux qui ont gardé l'instinct du sacré et celui du sacrilège.*

*Paul Claudel était vulnérable. Tous les artistes le sont. Ils diffèrent par leur façon de réagir à leur vulnérabilité. Gide biaisait, ajournait, se dérobaît, éludait l'angoisse par l'esquive et la volute. Claudel assenait ses consignes de gardien de l'ordre comme un bûcheron sourd les coups de sa cognée.*

L'exil et le dialogue.

*Il restait le poète des Vers d'exil, condamné à l'éloignement géographique, qu'il avait jeune homme appelé de ses vœux pour échapper à l'asphyxie parisienne, à l'isolement moral, où le confinait cette inaptitude au commerce aisé avec autrui qu'il confessera dans ses Mémoires improvisés, à la solitude métaphysique. Homme de l'exil, qui avait choisi l'exil et qui en souffrait, que l'exil avait libéré et qu'il étouffait, il était avide de communication, d'échanges, de correspondances. Celles-ci étaient partie intégrante des mœurs, de la vie sociale et intellectuelle de son époque, qui nous a légué des tonnes de littérature épistolaire. Mais pour lui elles ne relevaient pas de l'ordre des coutumes et conventions, elles lui ménageaient un accès à autrui. Comme il se jette sur sa plume pour réagir en hâte à un écrit, à un propos, à un événement qui ont ouvert les vannes à sa réserve inépuisable de réflexions amassées dans la solitude! Ce n'est pas lui qui tournerait, comme son correspondant Gide, sept fois sa plume dans son encrier et qui peinerait de brouillon en brouillon à chercher l'expression adéquate d'une pensée circonspecte. Ses lettres enlevées à la diable et qui abrègent les mots pour aller plus vite jaillissent comme les boulets de la gueule du canon.*

*Impatience trahie par les délais de la poste. Tant qu'il demeura en Chine, jusqu'à l'été 1909, il lui fallait compter en moyenne trois mois entre la date à laquelle il expédiait une lettre de Tien-Tsin et celle où il recevait la réponse acheminée de Paris ou de Bordeaux. Comment être sûr que sa propre réponse retrouverait le destinataire dans des dispositions inchangées? Cette servitude matérielle est en partie responsable d'un décalage entre la teneur du message émis et l'accueil qui lui est fait à la réception.*

*N'incriminons pas que la poste. Claudel a cherché le dialogue avec tous ceux qui ne s'y dérobaient pas, autant pour échapper à son exil que pour propager sa foi, et l'on hésite à l'appeler « homme de dialogue ». Il a eu la générosité de répliquer point par point à un obscur jeune homme qui piquait sa crise de puberté spirituelle dans son coin de province sans trop le chicaner sur telle ou telle allégation aventureuse. Ne serait-ce pas là pieuse tactique, feinte licite du pêcheur d'âme qui se garde de ferrer trop tôt? Quelque patience et quelque indulgence qu'il y mette, il tient les arguments adverses pour erronés et il ne les enregistre que pour les réfuter. On est de plus troublé par les transferts de formules, d'images, de citations qu'il opère de son Journal à ses correspondances et de l'une à l'autre de celles-ci, comme s'il « arrosait » tous ses correspondants indistinctement de la même manne. Son « attention à l'unique » (Gabriel Marcel) qu'il exerçait dans l'ordre esthétique avec une finesse dont ses vues sur Proust témoignent ici, se serait-elle émoussée dans l'ordre humain? On n'est pas trop surpris que Jacques Rivière lui lance un jour : « Essayez un instant d'imaginer une âme différente de la vôtre » (n° 41, 5 juin 1910).*

*Jacques Rivière a pu, comme André Gide ou André Suarès, s'imaginer que Claudel en voulait à son moi pour assurer son salut et que son originalité passerait sous le rabot de cet équarisseur de Dieu. Claudel ne manquait pas d'un flair qui lui donnait l'alerte lorsque ses catéchumènes cessaient de le suivre, mais qui ne lui inspirait pas les mots que chacun d'eux aurait reconnus comme inventés à sa seule intention. Il aura, dans les Mémoires*

*improvisés encore, la magnanimité de rendre responsable de ses déconvenues moins leur endurcissement que sa maladresse à les manier.*

Le prospecteur.

*Rien en lui pourtant ne trahissait la sclérose. Il se passionnait pour les arts, les idées, le XX<sup>e</sup> siècle en train de naître, l'univers terrestre et céleste. S'il eût rejeté avec horreur le qualificatif de « moderniste », qui sentait le fagot, il était le contraire d'un « passéiste » : un moderne.*

*En matière de théâtre, sa grande affaire de l'immédiat avant-guerre, il s'engouffrait par toutes les brèches qui promettaient, comme à Hellerau, un renouvellement des routines de la représentation et du code de la mise en scène. Il lui arrive de parler à Rivière de ses œuvres en voie de réalisation dans le langage d'un ingénieur qui expérimenterait des possibilités nouvelles : explorer le rendement d'une forme, puis passer à une autre et voir ce que celle-ci donnera à son tour, n'est-ce pas la vue technique que Valéry aura de son art ? Il lui arrive tout au contraire ailleurs d'adopter la vue romantique d'une création imposée par une force qui réclame de naître, sans que le prétendu auteur y puisse rien. Ce n'est qu'une des contradictions d'un homme que ses contemporains croyaient fait d'une seule pièce, alors qu'il prononce ici un réquisitoire contre l'artifice de la simplicité et un panégyrique de la complexité.*

*Il n'a en tout cas pas varié dans son aversion pour le néo- ou pseudo-classicisme, qui la lui rendait. Ses prêches pour l'ordre, la règle, la composition donneraient le change s'il ne s'ébrouait dans la fantaisie et ne professait aimer l'irrégularité pour elle-même. Ses rapports avec ce qu'il appelait « establishment » ont aussi prêté à quiproquo. Il se présente volontiers en inclassable, inapte à entrer dans les brancards des novateurs comme dans ceux des traditionalistes. Il n'a pourtant pas boudé les attributs concrets de la réussite, ni saboté sa carrière temporelle. Il ne s'est*

*pas non plus laissé momifier. Il est resté prospecteur de toutes terres, à commencer par celles de Dieu.*

*Non qu'il plie le dogme aux « mentalités » nouvelles, ni qu'il accommode l'antique foi à la sauce du jour. Mais il interroge, il explore, il ne confond pas les promesses éternelles avec les vieilles barriques où rancirait le vin nouveau et rien ne lui importe plus que de les traduire en un langage, de leur inventer une présentation, qui parlent aux hommes de son temps. S'il ne manque pas de soumettre ses vues originales au « nihil obstat » de l'autorité ecclésiastique, juge de leur validité, il exerce à l'intérieur de l'orthodoxie son incorrigible goût de l'exploration aléatoire.*

Le catéchumène récalcitrant.

*Depuis que Jacques Rivière s'était dépouillé de la religiosité de son enfance, son aspiration au divin combinait le besoin intermittent d'une coercition imposée du dehors au nom d'une loi avec l'attente permanente d'un événement qui surviendrait à l'improviste en lui pour couronner « le lent avènement d'une solution ». Les premières répliques de Claudel lui avaient révélé que pour communier avec son grand homme il lui faudrait passer par une discipline pratique, par un entraînement intellectuel et par le don de soi.*

*Il s'accordait avec la fraction la plus en vue de sa génération pour restaurer les valeurs de conviction au cœur de la vie, non seulement affective et morale, mais intellectuelle. Il avait avec elle signifié leur congé au scepticisme, au dilettantisme, à l'amateurisme, aux suiveurs de Voltaire, de Renan, de France et de Gourmont. Sa tendance à une éthique de l'affirmation le rangeait parmi ces « jeunes gens d'aujourd'hui » auxquels des enquêtes retentissantes allaient bientôt donner la parole. En dépit de ses cas de conscience et de ses abattements, il n'était pas dépourvu d'une violence déguisée en persévérance fiévreuse, en « longue impatience » (Paul Valéry).*

*Mais il était aussi la proie d'un malaise auquel il tenait et il*



# Cahiers Paul Claudel

Après la disparition brutale de Jacques Rivière au début de 1925, Isabelle Rivière avait obtenu l'accord de Paul Claudel pour donner aussitôt un témoignage de la rencontre spirituelle et littéraire poursuivie par lettres depuis 1907 entre le poète et le jeune critique. Elle avait publié, en 1926, 61 lettres retraçant un parcours spirituel commencé avec la première lettre, et que l'on pouvait considérer comme achevé à la Noël de 1913, quand Rivière fut revenu aux sacrements catholiques.

La présente édition comporte 134 lettres, de 1907 à la fin de 1924, plus trois lettres envoyées par Claudel à Isabelle Rivière pendant que son mari était prisonnier de guerre.

Cette correspondance éclaire de façon nouvelle ce qu'un jeune homme anxieux pouvait attendre de Claudel, au début du siècle. Comment le poète, avec la force que l'on connaît, essaie de communiquer sa foi au jeune philosophe qui s'adresse à lui. Dans sa partie inédite elle éclaire aussi l'histoire des débuts de la *N.R.F.*, les rapports complexes entre Claudel et ce groupe, l'évolution spirituelle et intellectuelle de Rivière après 1914. Auguste Anglès, qui a étudié si profondément l'histoire de la *N.R.F.* à cette époque, a pu écrire dans son introduction : « Si quelqu'un a "pris" Rivière à Claudel, ce ne fut pas Gide, mais Proust. »



9 782070 701605



Librairie de la Plume

ISBN 2-07-070160-3

150 FF tc